

Pèlerinage de Médan - 1996

Pierre Bergé

« Il m'est arrivé assez souvent de me trouver comme cela, aux commémorations, sur les lieux marqués par le souvenir d'un grand personnage oublié, et ceux qui s'y rencontrent ont parfois quelque chose de désolé : « Voilà, nous sommes les derniers à nous trouver ici ». Mesdames, Messieurs, vous n'êtes pas les premiers, mais vous êtes loin d'être les derniers ; il y aura à travers les décennies qui viennent, à travers la fin de ce siècle, d'autres que vous qui célébreront Zola, parce qu'il commence tout juste, si vous me permettez de le dire, à prendre la dimension qui lui revient. »

Ces propos, certains d'entre vous les ont reconnus, certains d'entre vous se souviennent de les avoir entendus. En effet, ils ont été prononcés, il y a tout juste vingt ans, presque jour pour jour, ici même, le 10 octobre 1976, par François Mitterrand. Ce n'est pas, on l'imagine, sans émotion que je les ai cités. De Zola, François Mitterrand et moi nous avons souvent parlé. Mais surtout je ne peux oublier que lorsque je l'ai quitté le 1^{er} janvier de cette année à Latché, ses dernières paroles furent pour me dire à quel point il était content de savoir la maison de Zola sauvée. Il devait mourir sept jours plus tard et depuis, j'ai toujours considéré comme un engagement formel et vis-à-vis de lui et vis-à-vis de Zola ce souhait que je formule devant vous de prendre en charge de prendre le destin de cette maison chargée d'histoire et d'espoir.

Mais revenons à Zola. On comprendra qu'à la fin de ce siècle, presque cent ans après *J'Accuse*, je ne vais pas à mon tour m'engager dans cette fameuse affaire ni analyser devant vous l'œuvre de Zola. Ce serait pédant et prétentieux. Non, j'aimerais vous parler plutôt de ce qui le rend plus que jamais actuel et qui constitue un message qu'il nous fait méditer, à savoir ce besoin irrépressible qui oblige un homme à choisir son camp, à renier son milieu, à se placer délibérément en marge de la société. J'aimerais vous dire les beautés de ce choix que rien ne peut arrêter et qui fait qu'un jour, quel qu'en soit le prix, on décide de consacrer sa vie à la recherche de la vérité, de sa vérité.

« Mon devoir est de parler, dit Zola, je ne veux pas être complice. » Avec cette phrase, qu'on rapprochera du « Je ne puis de me taire » de Tolstoï, tout est dit. Si j'ai envie de vous parler de ce besoin irrépressible qui oblige un homme à renier son milieu et à se placer en marge de la société, c'est parce que l'actualité en cette fin d'année 1996, m'y incite. Dans quelques semaines, la République va conduire sous les voûtes du Panthéon, pour l'y honorer, comme elle le fit avec Zola, André Malraux, dont l'itinéraire est le contraire de celui suivi par l'auteur de *Germinal*. L'un couvert de gloire et d'honneurs, a tout sacrifié à la Justice. L'autre, après avoir écumé la jungle cambodgienne, célébré les révolutionnaires chinois, combattu aux côtés des anticolonialistes indochinois, des antinationalistes et des républicains espagnols, s'est laissé prendre au piège des lambris ministériels, des honneurs et des reconnaissances officielles au point de devenir, souvent malgré lui, complice de bien des injustices.

Que s'est-il produit, donc, pour que Zola échappe à cette malédiction ? Ce qui s'est produit, c'est tout simplement ce que certains, demeurés attachés à la sphère du religieux, appelleraient un miracle et ce que nous nommerons plutôt l'humanisme entendu non comme le faisait Saint-Exupéry par la phrase : « Ce que j'ai fait, aucun animal de l'aurait fait », mais par cette sagace remarque : « Nous avons refusé en nous la bête et nous voulons retrouver l'homme partout où nous avons trouvé ce qui l'écrase. »

Retrouver l'homme partout où nous avons trouvé ce qui l'écrase, c'est ce qu'a voulu faire Zola sans y être prédestiné, sans y être obligé par son origine, par son milieu, par son siècle, voire par ses convictions initiales. Ce fils d'ingénieur, même s'il connut après la mort de son père des moments difficiles, s'il fit l'expérience de la pauvreté et de l'angoisse, échappa très vite par son talent à cette condition misérable.

Ses livres, ses succès, lui permirent de renouer avec la courbe sociale ascendante qui caractérisait sa biographie familiale. Au bout de quelques années de labeur intense, à la sueur, allais-je dire, de sa plume, il était devenu, redevenu un bourgeois. Il n'avait rien d'un parvenu, c'était plutôt un revenant dans une classe à laquelle les circonstances de sa naissance et le métier de son père le prédisposaient.

Dans ce XIX^{ème} siècle terrible, où sévit plus qu'à aucun autre moment de l'histoire la terrible lutte des classes, Zola était né dans le camp des vainqueurs qui étaient en passe de s'emparer de tous les leviers de commande, intellectuels, politiques, économiques et sociaux. Quelques malheurs, de ces malheurs que les possédants d'autrefois dissimulaient ingénieusement, l'avaient momentanément détourné du chemin royal qui s'ouvrait devant lui.

Mais il était retourné au bercail, assez rapidement à tel point que rien dans sa vie de tous les jours, dans ses pensées comme dans ses fréquentations, ne pouvaient laisser soupçonner qu'il avait jadis éprouvé le froid ou la faim.

Il était devenu le chroniqueur féroce et lucide de la bourgeoisie avec sa fresque des *Rougon-Macquart* où un Mouret tient autant de place qu'une Gervaise ou un Lantier. On le critiquait, on vomissait son naturalisme, sa peinture froide et clinique des passions humaines et du poids de l'hérédité mais ses *Rougon-Macquart* auraient pu – et ils le furent d'une certaine manière – être récupérés par une bourgeoisie en mal d'une saga, d'une grande fresque historique retraçant sin irrésistible ascension et l'ennoblissant en en faisant l'une des facettes de l'humaine condition.

Le risque était d'autant plus grand que Zola était un clinicien plutôt qu'un acteur de son temps. Contrairement à certains de ses contemporains, un Victor Hugo par exemple, il n'était pas entré dans les tumultueux fracas de l'arène politique. Il ne s'était pas engagé au sens où d'autres s'enrégimentèrent derrière la bannière d'un parti, d'une idéologie ou d'une classe.

Zola était un bourgeois – et pourquoi pas ? – et, longtemps, il n'aspira à rien d'autre, se contentant d'engranger les dividendes de la fortune et de la renommée.

Sa rencontre avec la classe ouvrière ne le conduisit pas à une rupture telle que nous pourrions l'imaginer. Il visita les corons et écrivit *Germinal*, cette fantastique épopée qui en dit plus long sur la révolution industrielle et ses conséquences que tous les tomes du *Capital* de Marx. Mais jamais il n'en tira, en apparence, de conclusions radicales, faisant par exemple du petit peuple du Nord le vecteur central et déterminant de l'Histoire. Ce sont certains de ses héros et non lui qui croyaient au rôle historique du prolétariat comme on aimait à dire à l'époque.

Lui était si loin de tout cela qu'on pouvait le croire prédestiné à devenir un jour membre de l'Académie française – une Académie française qui n'avait pas les audaces de celle d'aujourd'hui – une sorte de bonne conscience d'une République officielle, bedonnante, se gargarisant du mot de progrès pour mieux dissimuler l'injustice. Or, nous le savons, c'est le contraire qui se produisit et il serait erroné de réduire à la seule Affaire Dreyfus et aux conséquences qu'elle eut sur sa carrière la raison de cette soudaine transfiguration du destin de Zola.

Car s'il est devenu, cet homme symbole du besoin irrépissible de renier son milieu, de n'être pas complice, de n'être jamais complice, c'est grâce à une intuition fulgurante qui fait qu'aujourd'hui encore nous venons à Médan chercher dans son souvenir les raisons de nos espérances et de nos combats de demain.

Vous le savez, dans la longue, très longue histoire de la pensée et de la révolte, dans cette chronique généreuse et flamboyante des clercs qui se levèrent pour clamer bien haut leur refus. Zola occupe une place particulière. D'aucuns estiment qu'avec lui naît l'intellectuel tel que l'ont connu les sept premières décennies du XXème siècle. Il préfigurait un Barbusse, un Romain Rolland, un André Malraux, un André Gide, un Jean-Paul Sartre, tous ceux qui surent s'insurger à un moment donné de leur vie contre l'inhumain et faire entendre la sourde plainte de l'homme et de la justice.

Je sais fort bien qu'en matière de révolte et d'engagement, la recherche de paternité est un exercice incontournable, une obligation ardente pour qui le veut de se référer à Zola et à son *J'Accuse* qu'ont eue et ont encore nombre de nos clercs.

Or Zola, c'est l'antidote absolu contre tous les errements dont se rendirent coupables, tout au long de ce XXème siècle, ceux qui se prétendaient ses héritiers. Je ne méconnais pas que certains rêves, que certains combats furent beaux à leurs débuts, avant que les petits matins blêmes des tragédies policières ne viennent assassiner jusqu'à la noblesse de nos illusions. Mais, à travers ces engagements divers, ce que je perçois, ce qu'un Zola aurait perçu et fustigé, c'est un certain provincialisme de la pensée et de la révolte.

Pourquoi certains se sont-ils battus pendant des décennies ? Pour une classe, la classe ouvrière, pour un idéal, le socialisme ou le communisme, pour des patries, pas celles qui existaient de toute éternité mais celles qui aspiraient à naître, toutes ces nations trépidantes surgies sur les décombres du colonialisme. Tous ces combats étaient sans nul doute utiles et nécessaires, en particulier celui contre le colonialisme, et peu importe au fond que la réalité n'ait pas correspondu au grand rêve soulevé par le soleil des indépendances.

Utiles et nécessaires, ces combats l'étaient donc, mais trop circonscrits dans le temps et dans l'histoire des idées pour ne pas sombrer ou paraître sombrer sous les coups de boutoir des formidables bouleversements provoqués par la soudaine accélération de l'histoire à l'aube du XXIème siècle. Auschwitz et la Kolyma ont eu raison de notre foi totale et absolue dans le progrès tout comme le réveil sanglant des nationalismes en Europe de l'Est et un peu partout dans le monde nous a fait prendre conscience de la vanité des espoirs mis dans l'apparition d'un nouveau printemps des peuples. S'imaginer que la Bosnie et Sarajevo sont le nouveau sel de la terre est tout aussi stupide et navrant que de réserver ce rôle à une classe, à une race, à une religion ou à une idée.

Ce à quoi nous assistons aujourd'hui et qui ne peut que nous réjouir, c'est la résurgence, sur les décombres de nos égoïsmes de classes, de races et de nations, de l'universel, de l'universel abstrait, symbolisé par le combat en faveur des droits de l'Homme. Ah, qu'il est beau ce singulier qui a l'aspect d'un pluriel de majesté ! C'est l'Homme qui désormais nous occupe et nous préoccupe, l'Homme, cette idée toujours neuve en Europe comme l'était et l'est toujours le bonheur.

Or, Zola, vous fûtes, le dernier intellectuel, avant les égarements de ce fatal XXème siècle, à être, pour reprendre la belle expression d'un Julien Benda, un « officier de la pensée abstraite qui ne souillait aucune passion pour un objet terrestre ». Vous ne vous êtes pas battu pour une classe même si vous avez célébré l'une d'entre elles dans *germinal* et critiqué féroce­ment une autre dans *Pot-Bouille*, vous ne vous êtes pas battu pour ce que l'on appelait une race même si vous êtes venu au secours de ces juifs désignés à la vindicte publique comme le sont aujourd'hui les immigrés, vous n'êtes pas venu au secours d'une nation, vous qui étiez le produit de ce métissage qui constitue l'originalité et la grandeur de la France.

Vous vous êtes battu pour une idée, la justice, et pour un être, l'Homme, pris dans sa singularité et dans son exception. C'est en cela que vous êtes, Zola, profondément moderne même si ce terme peut à juste titre vous chagriner. Votre modèle d'engagement, votre façon de vous jeter dans les luttes de la cité et du siècle en faisant abstraction de tous les particularismes, de tous les provincialismes, pour ne retenir que les exigences incontournables

de l'universel, voilà ce que nous redécouvrons aujourd'hui sur les ruines de nos illusions et de nos faillites.

Lorsque votre corps, votre malheureuse enveloppe charnelle, fut portée en terre, des dizaines et des dizaines de milliers de personnes lui firent un impressionnant cortège dans les rues de Paris. Parmi elles, des mineurs venus du Nord, de ces corons où vous n'avez jamais vécu, membres de cette classe ouvrière à laquelle vous n'avez jamais appartenu, membres aussi peut-être de partis ou de syndicats aux aspirations desquelles vous ne réduisiez pas votre conception de la Justice et de l'Universel. Ces hommes, ces mineurs, vous n'étiez pas des leurs, vous ne pouviez l'être vraiment, mais pourtant, ils vous considéraient comme un frère en martelant le pavé de la capitale de leurs pas et en faisant entendre d'une voix abîmée par le charbon le mot magique de « Germinal », « Germinal » répété à l'infini comme un grand cri d'espoir. Aujourd'hui, autour de nous, ici à Médan, dépassant le cercle de notre petite assistance, j'entrevois des ombres qui ne sont point toutes des fantômes et qui ont tenu à être présents pour cet hommage annuel. Ce sont aussi bien les immigrés de Saint-Bernard que les Rwandais ou les Burundais suppliciés à coup de machette, les indiens du Chiapas, les dissidents chinois, les Tibétains en lutte pour leur indépendance, les Cubains courbés sous le joug du castrisme, les pacifistes israéliens et palestiniens, les combattants des Droits de l'homme et de la femme partout dans le monde, et qui, tels les mineurs d'antan, nous murmurent d'un côté « Germinal, Germinal », et de l'autre « J'accuse, J'accuse », parce que ces deux faces de votre sublime révolte sont le symbole de cet universel et de cette justice auxquels ils aspirent.

Vous comprendrez donc pourquoi j'ai tenu à citer en prélude à ce très modeste discours les mots si justes qu'avait su trouver François Mitterrand pour évoquer Emile Zola. Entre les deux hommes, par-delà un amour commun de la langue française, par-delà un même amour des livres et de la vie, il y a la complicité secrète qui réunit dans une même confrérie d'exception, à laquelle nous aspirons à appartenir, les rêveurs d'absolu, c'est-à-dire ceux qui ne subordonnent pas la recherche de la Vérité et de la Justice au poids des idéologies et des faits ou aux insidieuses pressions de leur milieu. Avec quelques autres, ils sont de ces phares chantés par Baudelaire et qui, bien après que la vieillesse et le trépas aient eu raison de leur présence physique, continuent de briller de mille feux et à éclairer la route pavée d'embûches de tous ceux et de toutes celles dont l'homme est l'ambition première et dernière. Derrière ce paysage de Médan, j'aperçois comme dans un rêve à la fois triste et réconfortant la pinède de Latché. J'entends la voix de celui qui, alors qu'il se préparait à ce rendez-vous où l'homme, dans sa solitude, choisit d'échapper au nom au néant, trouvait dans le fait de savoir Médan sauvé et la mémoire de Zola ainsi préservée pour de longues décennies, matière à se réjouir et à oublier un instant son destin. Tel une étoile morte depuis des siècles dont la lumière continue pourtant à nous parvenir, Emile Zola éclaire aujourd'hui encore les chemins de nos combats. C'est pourquoi, à l'avenir, tant que brûlera la flamme qui nous anime, il y aura toujours chaque année, en ce lieu, un groupe d'hommes et de femmes pour se rappeler que rien n'est plus ardu que de demeurer, sa vie durant, fidèle à une certaine idée de l'Homme. De l'Homme, oui, celui dont parlait Stirner qui le qualifiait *d'unique* car l'unicité humaine est la base et l'explication de l'humanité. Sans l'humain, pas d'humanité, la totalité ne se comprend que par l'unicité. Cette unicité sociologique n'est pas un être en devenir, ni un surhomme, mais un homme comme vous et moi que son déterminisme pousse à être comme il doit être, comme il peut être. C'est pour être fidèle à cette idée de l'Homme que certains au cours des siècles ont décidé de désobéir. Et s'il peut paraître étrange d'évoquer ici le nom de de Gaulle, c'est bien qu'un jour lui aussi sut qu'il n'avait pas de choix et qu'il devait désobéir. On aura compris que cette désobéissance qui s'élève au rang de la vertu fait abstraction de classe, de race, de religion, de nationalisme. Sa seule motivation, sa seule raison est la dignité de l'Homme. Et puis, comme le disait Zola, « pour ne pas être complice ».

Mesdames et Messieurs, j'ai conscience de ne vous avoir rien appris car ceux qui se groupent sous l'immense mémoire de Zola connaissant les chemins de la justice et des vrais combats. Ces combats sont de tous les temps et nous savons bien que le silence serait la pire des lâchetés. Mais combien fallait-il de courage pour que Zola, avec cette audace que seules peuvent donner l'inconscience ou l'honnêteté, se décide à parler haut et fort et à se révolter ? Qui le sait ? Qui peut le dire ? Personne probablement car seul il était – même si les appuis ne lui ont pas manqué – lorsqu'il choisit de s'exposer et de tout risquer. Les intellectuels, nous l'avons dit, se sont souvent fourvoyés. Certains même, comme Flaubert avec la Commune et Céline avec l'antisémitisme, se sont carrément situés du côté de l'insoutenable. Mais Zola ne défendait pas une cause, une philosophie, un parti : il défendait un homme et il ne le défendait pas en tant qu'intellectuel mais en tant qu'homme. Il était un homme venu au secours d'un autre homme.

Voilà ces réflexions que j'ai faites à haute voix devant vous et qui m'ont été dictées et par l'œuvre et par la vie du grand Emile Zola. Ecrivain moderne, acteur résolument engagé, Zola fut et reste un moment de la conscience humaine. Plus qu'un autre, il aura porté les espoirs de millions et de millions d'êtres humains. Aux exclus, il aura donné la dignité. Aux humiliés, la justice. A nous tous – et vous qui êtes ici le savez mieux que personne – l'espoir et la certitude de la vérité.